

## Notes historiques

Nous y cheminerons en deux parties brèves, synthétiques et de seconde main : l'une placera ce texte dans l'histoire de la psychanalyse, l'autre dans le déroulement de la pensée lacanienne.

### LE *DISCOURS DE ROME* DANS « LA BATAILLE DE CENT ANS »

La formulation de ce sous-titre indique déjà que nous ne ferons pas ici œuvre originale mais que nous nous contenterons de rapporter brièvement quelques notations de l'ouvrage d'Elisabeth Roudinesco<sup>3</sup>, notations qui ne sont pas d'ailleurs toujours incontestables.

Autour des années 1950, le débat se situe dans la Société psychanalytique de Paris (SPP) affiliée à l'International psychoanalytical association (IPA). Il est animé par deux leaders apparents : d'une part Sacha Nacht qui pousse la psychanalyse vers la médecine et, d'autre part, Daniel Lagache qui la pousse vers la psychologie. (Il s'agit en fait d'une vieille discussion auquel Freud avait déjà dû s'affronter, celui de l'ouverture de la profession aux « laïcs », entendez les non-médecins).

Sur ce fond, un conflit s'installe autour de la pratique de Lacan et de ses séances courtes qui n'entrent pas dans le canon de l'IPA pour qui les séances doivent avoir une durée relativement fixe (entre 50 minutes et 1 heure). L'attaque anti-lacanienne est menée par Marie Bonaparte et Sacha Nacht. Il faut ici remarquer que l'IPA ne tente pas tant d'imposer une doctrine car sa pluralité interne est considérable (Mélanie Klein, Anna Freud, Hartmann, Winnicott, Balint, etc), mais un cadre technique et donc un standard pour les analyses didactiques et la formation des analystes.

En 1962, Nacht multiplie les tentatives de prise de contrôle de la SPP, ce qui rapproche, de manière artificielle, Lagache et Lacan. En juin 1963, il réussit dans ses efforts, ce qui entraîne la démission, entre autres, de Lacan, Lagache, Dolto, etc. L'erreur de ces personnes est de ne pas avoir mesuré qu'en démissionnant de la SPP, ils démissionnaient *ipso facto* de l'IPA l'International psychoanalytical association. Les 10

années qui suivront seront marquées par leur effort pour obtenir à nouveau une reconnaissance internationale.

Après leur démission, Lacan et Lagache fondent, en 1953, la Société française de psychanalyse (SFP). D'entrée, Lacan s'y manifeste comme le leader théorique par deux conférences qui donneront le cadre de ses futures recherches :

- « Le symbolique, l'imaginaire et le réel ».
- « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse ».

Cette dernière conférence a été rédigée et distribuée à l'avance à cause de sa longueur. Sa discussion a montré la fragilité de la nouvelle SFP : Lagache d'un côté, Dolto de l'autre, ont émis des réserves plus ou moins bien accueillies par Lacan.

Les membres les plus éminents de cette nouvelle SFP n'auront qu'un projet en tête : obtenir la reconnaissance internationale, c'est-à-dire l'admission dans l'IPA. Les négociations seront surtout menées par Serge Leclair et Wladimir Granoff qui tenteront d'obtenir un adoucissement des exigences internationales mais aussi un assouplissement de Lacan quant à sa conduite des cures, surtout didactiques. (Encore une fois, l'IPA s'intéresse davantage à la normalisation technique qu'à la théorisation de la clinique).

8 – Devant l'échec de ces négociations, la majorité de la SFP favorable à la reconnaissance internationale prend le pouvoir. Lacan apprend sa défaite en novembre 1963 ; il est en train d'inaugurer un séminaire qui restera réduit à sa première conférence : « Les noms du père ».

Dès 1964, avec la partie la plus dynamique de la SFP, il fonde l'École freudienne de Paris (EFP) qui va fonctionner avec un grand retentissement intellectuel jusqu'à sa dissolution en 1980-81.

Les dates de fondation de 1953 et 1964 coïncident avec des tournants de la théorisation lacanienne, tournants que l'on va repérer ci-dessous.

## LES GRANDES ÉTAPES DE LA THÉORISATION LACANIENNE

La brièveté de cette introduction fait que ce paragraphe sera voisin de la caricature ; il s'agit davantage d'une mise en perspective que d'une étude historique précise.

S'il est une pensée qui ne s'est pas donnée toute faite, dès le départ, mais qui s'est forgée chemin faisant, en essayant de résoudre les apories précédentes et les questions posées par la clinique, c'est bien celle de J. Lacan.

1) Sa première époque, en gros des années 1932 à 1953, est dominée par l'exploitation de la deuxième topique freudienne et les découvertes de celui-ci au niveau du narcissisme. L'essentiel du travail lacanien réside alors dans la mise à jour de l'*imaginaire* particulièrement étudié autour du « stade du miroir »<sup>4</sup>. Le psychanalyste français y relève la puissance morphogène de l'image et l'antécédence des constructions unifiantes, avant tout passage à l'acte possible, en raison de la prématuration du petit homme.

Il va de soi que cette théorisation appelle un type d'analyse : à cette époque, l'analyste lacanien est comparable à un « miroir pur d'une surface sans accidents » afin que l'analysant soit à même de corriger sa propre image dans le reflet que lui offre son analyste. Lacan n'a mesuré que plus tard à quel point une telle conception enfermait la relation transférentielle en un lieu de capture par l'image de l'autre<sup>5</sup>.

2) Au cours de la deuxième époque, surtout entre les années 1953 et 1963, Lacan va s'appliquer à l'étude du registre *symbolique*, du primat du signifiant et de ses conséquences sur l'inconscient, surtout sous l'influence de Saussure, de Lévi-Strauss et du structuralisme<sup>6</sup>.

Il y prend acte de la précérence du discours de l'Autre qui anticipe sur toute vie et la structure au niveau même de l'inconscient. Parce que le symbolique arrime la lettre à la loi dont le Père est témoin, il n'y a d'accès possible et adulte au monde du désir que dans la soumission à la coupure qui inscrit dans l'ordre symbolique.

La relation analytique va du même coup se modifier : si la vérité du sujet se situe sur « l'autre scène », si le *sujet de l'énonciation* n'est pas identique au *sujet de l'énoncé*, un « Autre » discours fonctionne dans et sous le discours conscient ; l'analyste se mue alors en interprète qui pointe les accidents de la chaîne signifiante, les dénégations, les lapsus, les redondances, les silences, etc. Il s'agit pour lui d'être le lieu où le désir de l'analysant, déchiffré et désigné dans le pointage des signifiants occultés, se laisse reconnaître<sup>7</sup>.

Toutefois, tel Socrate en face d'Alcibiade, l'analyste risque d'accéder alors à une nouvelle maîtrise, celle de l'exégète produisant à l'infini du texte sur du texte. Tout signifiant se prêtant sans limites aux jeux des rapprochements, nous sommes en face d'un bricolage interprétatif infini et indéfini qui n'a pas été sans que ne se déclenchassent quelques fois des délires liés à l'acte même du travail analytique. Il est significatif que le Lacan de cette période ne pouvait repérer le réel que comme irruption hallucinée, traumatisme menaçant et à la limite démoniaque.

*Le Séminaire III, Les psychoses* est révélateur en la matière.

3) Aussi bien, dès 1963, et particulièrement dans son *Séminaire XI*, Lacan allait s'attacher à l'étude du *réel*<sup>8</sup>. Dans le résumé de ce séminaire envoyé à l'École des hautes études, – et édité au dos de la couverture de l'ouvrage –, il annonce un renversement qui mettra en évidence que son projet n'était réductible ni à une reprise de Hegel, (reconnaissance du désir et désir de reconnaissance), ni à une clôture dans le tout linguistique. Il s'agit maintenant pour lui « d'éclairer l'abrupt du réel que nous restaurions dans le champ légué par Freud à nos soins ». Plus tard, il dira la mauvaise écoute de son *Discours de Rome* qui avait conduit à exhausser le symbolique de manière illégitime, alors même que l'imaginaire était réduit à du « caca, bobo, un mal<sup>9</sup> ». Déjà, dans le *Séminaire VII, L'éthique de la psychanalyse* (1959-60), en mettant à jour le concept de *Das Ding*, il écrivait : « Et comme la pensée de Freud a progressé à partir d'un point de départ thérapeutique, nous pouvons tenter de définir le champ du sujet en tant qu'il n'est pas seulement le sujet intersubjectif, le sujet soumis à la médiation du signifiant, mais ce qu'il y a derrière ce sujet<sup>10</sup>. » Dès lors, une limite est donnée aux jeux de l'interprétation analytique : l'espace théoriquement infini des signifiants se restreint aux dimensions d'une surface finie en raison même du réel qui fait butée.

10 –

4) Restait bien sûr la structuration commune de ces trois registres. Après avoir cherché des solutions dans la logique formelle puis dans la topologie, sans compter les mathèmes des quatre discours, le psychanalyste français allait aboutir au *nouage borroméen*.

Au soir de sa vie, Lacan pouvait s'exprimer en ces termes : « Voilà : mes trois ne sont pas les siens, [les topiques de Freud]. Mes trois sont le réel, le symbolique et l'imaginaire. J'en suis venu à les situer d'une topologie, celle du nœud dit borroméen. J'ai donné ça aux miens pour qu'ils se retrouvent dans la pratique<sup>11</sup>. »

L'avantage de la figure borroméenne est évidente : elle illustre parfaitement l'irréductible autonomie des registres et pourtant leur nécessaire nouage, la rupture d'un seul d'entre eux entraînant la dislocation de la structure et la dérive des autres composantes.

## NUANCES CONCLUSIVES

Reste qu'il serait faux de comprendre l'évolution de Lacan avec des ruptures totales : chaque période est souvent comprise dans la précé-

dente ou s'y dégage peu à peu. On a déjà relevé que, dès 1953, il inaugure son travail dans l'EFP par une conférence intitulée « Le symbolique, l'imaginaire et le réel », même si ce dernier n'est pas encore théorisé et se réduit peut-être encore à la « réalité psychique de Freud », au désir du sujet et ses fantasmes fondamentaux qui résistent autant que le réel extérieur.

De même, il serait erroné de croire que la période dite symbolique soit étale. En fait, Lacan n'arrête pas de faire évoluer cette notion : longtemps marqué par la relecture de Hegel faite par Kojève, Lacan a pu concevoir le procès du sujet du désir dans le cadre de la dialectique. Il dépassera cette position, en particulier dans le débat avec Hyppolite sur la *Verneinung*, vers plus de structuralisme<sup>12</sup>.

De même, le *Discours de Rome* se fait sur la base d'une lecture de Saussure mais aussi sous l'influence de Heidegger et de Lévi-Strauss (peut-être confusion entre le primat du signifiant chez ce dernier et le langage comme « maison de l'être » chez le premier). Mais peu à peu, la relecture de l'œuvre de Ferdinand de Saussure se libère, cesse d'être répétitive pour devenir créative :

– Inversion de la formule saussurienne en Signifiant/signifié, la barre disant l'irréversible coupure entre le conscient et l'inconscient. Autonomie de plus en plus grande de la chaîne des signifiants vis-à-vis de celle des signifiés. Dégagement d'un inconscient comme fruit du langage et structuré « comme un langage » à l'opposition de Lagache qui fait de l'inconscient la condition du langage.

• Division dans le *Ich* freudien entre le Moi et le Sujet du désir inconscient. Mais aussi pointage insistant du sujet (contre le structuralisme).

Cette évolution le conduit pas à pas à chercher une « logique du signifiant » plutôt qu'une pure structure linguistique.

Nous reviendrons en détail sur cette évolution à l'intérieur de la « période symbolique ». Ces remarques avaient pour simple but de mettre en évidence que l'on ne peut enfermer le *Discours de Rome* en lui-même et le séparer de ces évolutions que l'on trouvera en particulier dans :

- « Le séminaire sur “La lettre volée”<sup>13</sup> », 1955.
- « Variante de la cure-type<sup>14</sup> », 1955.
- « La chose freudienne<sup>15</sup> », 1955.
- « L'instance de la lettre dans l'inconscient...<sup>16</sup> », 1957.
- « Position de l'inconscient<sup>17</sup> », 1960.

L'évolution entre le *Discours de Rome* et ce dernier texte est frappante, toujours sur le plan du symbolique. Naturellement il faut

prendre en compte les Séminaires de cette même époque, surtout le *Séminaire V, Les formations de l'inconscient*, le *Séminaire VI, Le désir et son interprétation* et le *Séminaire VII, L'éthique de la psychanalyse*.

Notre travail ne sera pas encyclopédique en voulant, trop ambitieusement, enserrer toute cette période ; il restera au plus près du *Discours de Rome* comme lieu d'émergence d'une problématique. Les titres ci-dessus entendent simplement indiquer que Lacan est alors en chemin et que telle ou telle de ses productions ne peuvent le clôturer dans une doctrine dogmatisante et achevée.